**Zeitschrift:** Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero

**Herausgeber:** Schweizerische Heraldische Gesellschaft

**Band:** 4 (1890)

**Artikel:** Notice sur la famille Diesbach

**Autor:** Daguet, Alexandre

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-789615

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Der Kurfürst nach links reitend, auf gemustertem Grunde. Im Schild und auf dem Helm der pfælzische Lœwe; hinter dem Kurfürsten im Siegelfelde zwei Schilde. 1. Baijern, 2. der rothe Kur- oder Blut-Schild.

Waffenrock, Sattel und Pferdedecke wiederholen das pfælzische und bayerische Wappen.

Berlin, 25. 4. 1889. F. Warnecke.

---

# NOTICE SUR LA FAMILLE DIESBACH

Cette famille, l'une des plus illustres de Berne et de Fribourg, a fourni une foule d'hommes d'État et de guerre à la Suisse, à l'Allemagne et à la France.

On a voulu faire remonter l'origine des Diesbach au temps de Frédéric Barberousse, mais son illustration réelle date du milieu du XV^e siècle et commence à Berne avec Nicolas de Diesbach. C'était un riche fabricant de toiles qui employa ses richesses à acheter des seigneuries aux environs de la cité de l'Aar et obtint de l'empereur Sigismond de Luxembourg des lettres de noblesse en 1434. Dès lors, les Diesbach figurent comme noblesse nouvelle à côté de l'ancienne des Bubenberg, Erlach, Ringoltingen, etc.

Un petit-fils du précédent, appelé aussi Nicolas, est connu comme l'homme d'État qui, devenu Avoyer de la République, en 1465, se laissa gagner par Louis XI, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade en 1468. Élu chambellan et féal conseiller de ce monarque, avec appointements de mille livres, il prenait l'engagement de faire déclarer la guerre à Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, par les huit cantons suisses, moyennant un premier subside de 20,000 livres à partager entre les États confédérés et une seconde subvention secrète également de 20,000 livres, dont Diesbach se réservait la distribution aux États et à certaines personnes influentes. L'arrangement eut lieu et Diesbach, après être parvenu à paralyser l'influence de l'ancien Avoyer Adrien de Bubenberg, le chef du parti bourguignon, en le faisant exclure des séances du Conseil, déclara en effet la guerre au duc Charles, au nom de Berne et des autres cantons. A la tête de 8000 Suisses il pénètre dans la Haute-Bourgogne et, ren-

forcé par 10,000 impériaux, mit en déroute 20,000 Bourguignons, au combat d'Héricourt (13 novembre 1474), enlevant douze châteaux et villes. Mais atteint d'une maladie contagieuse pendant qu'il faisait le siège de Blamont, il dut se faire transporter dans la ville voisine de Porrentruy, où il expira à l'âge de quarante-cinq ans.

Dans la fameuse querelle des seigneurs justiciers de Berne avec le banneret Kistler, le chef de la bourgeoisie (1470), Nicolas de Diesbach joue le premier rôle et défend avec énergie les privilèges de la noblesse. L'issue de la lutte fut une transaction et les deux partis se firent des concessions réciproques. Les seigneurs cédèrent leurs droits de justice, mais conservèrent leurs honneurs.

Guillaume de Diesbach, cousin du précédent et membre comme lui du Petit Conseil ou Conseil d'État de Berne, avait suivi son parent à la Cour de Louis XI et y avait obtenu les mêmes avantages. Après s'être signalé par sa bravoure pendant toute la guerre de Bourgogne, il se vit élever à son tour, en 1481, à la suprême dignité d'Avoyer et fut envoyé à plusieurs reprises en ambassade auprès du roi Charles VIII. Mais passant du parti français au parti impérial, il représente l'État de Berne à la Diète impériale de Worms (1495). Mais, lorsque la guerre eut été déclarée entre l'empire et les Suisses, il ne fait nulle difficulté de commander les troupes bernoises qui vont combattre les impériaux et forcent Maximilien Ier à reconnaître l'indépendance de fait de la Suisse. Possesseur d'une immense fortune, Diesbach en faisait une part libérale aux pauvres, aux artistes et aux jeunes gens qui aimaient l'étude, mais sa passion pour l'alchimie, dont l'empereur Maximilien chercha en vain à le détourner, le ruina si complètement qu'à sa mort, en 1517, il laissait 20,000 florins de dettes.

Louis de Diesbach, un frère du précédent, avait donné des preuves éclatantes de bravoure dans la guerre d'Italie, en 1512. Aussi fut-il nommé premier Bailli suisse de Neuchâtel, après l'occupation de cette principauté française, qui eut lieu la même année. Plus tard, il devint Bailli de Lugano, qu'il contribuait par sa vigilance à conserver aux cantons suisses. Mais on lui reproche d'avoir, après la défaite de Marignan, abandonné sans nécessité la place forte de Domo d'Ossola dont la vallée fut dès lors perdue pour la Confédération.

Jean de Diesbach, troisième fils de l'avoyer Nicolas, fut l'un des guerriers les plus intrépides de sa nation et de son temps. Sa vie se passe en France. D'abord page du roi Louis XII, il gagne la confiance de son successeur, François Ier, qui le nomme son maître d'hôtel. Il fait toutes les guerres de ce monarque en Lombardie. Il se trouva, entre autres, au passage de la Sésia, où Bayard reçut une blessure

mortelle, et offre en vain au chevalier *sans peur et sans reproche* de l'emporter sur les piques de ses guerriers. A Pavie, honteux de voir ses compatriotes ne pas montrer leur bravoure ordinaire, il va chercher la mort au milieu d'un bataillon allemand (24 février 1525).

Sébastien de Diesbach, fils du premier Bailli de Neuchâtel, a joué un certain rôle au siècle de la réformation, comme guerrier et politique. Après avoir combattu contre les Français aux journées mémorables de Novarre et de Marignan, il combattait pour eux à la Bicoque (1522), et devenait chef du parti français en Suisse. Nommé Avoyer de Berne en 1529, il commandait l'armée de ce canton pendant la guerre de Cappel, à laquelle elle ne prit, comme on sait, aucune part active, restant en observation sur la frontière argovienne. Les protestants zélés en firent un crime à l'Avoyer de Diesbach, mais il est avéré qu'il n'avait fait que suivre les instructions de son gouvernement, mécontent de la politique à outrance des Zurichois. Il n'en devint pas moins suspect et se voyait, à quelque temps de là, destitué de toutes ses fonctions pour avoir violé la loi qui défendait de recevoir des présents. Resté sans ressources et chargé d'une nombreuse famille, il se retirait à Fribourg auprès de son frère Jean Roch, qui avait quitté Berne au moment de la Réformation et qui, célibataire et possédant une grande fortune, pouvait lui venir en aide. En se réfugiant dans cette ville catholique, Sébastien de Diesbach dut revenir à l'ancienne croyance pour laquelle on lui supposait une inclination secrète.

Sébastien de Diesbach sera la tige de toute la branche fribourgeoise de ce nom.

Jean-Jacques de Diesbach, guerrier et diplomate bernois de la fin du XVI^e siècle, commandait ses compatriotes contre le duc de Savoie et à Strasbourg, ville alliée des Suisses. Élu avoyer de Berne, il remplit plusieurs missions auprès d'Henri IV et en obtint la déclaration que tout le territoire conquis par Berne, en 1536, lui serait garanti par le prochain traité de paix (1602).

Imbert de Diesbach, officier bernois et colonel au service d'Henri IV, défit en combat singulier un seigneur espagnol nommé Toledo, qui, en présence de toute la cour, avait défié la noblesse française. Le Béarnais gratifia Imbert de douze cents écus, ainsi que de plusieurs seigneuries, et lui fit cadeau de son portrait. A son retour au pays, Imbert revêtit les emplois civils ; il fut entre autres bailli de Chillon sur le Léman.

A la branche fribourgeoise et catholique de la maison de Diesbach appartenait ce Georges de Diesbach, petit-fils du gouverneur de Neuchâtel, Georges de Rive ; il eut à son tour le poste de gouverneur de

la principauté, sous la régence de Marie de Bourbon (de 1577 à 1582). Nature bienfaisante, ce seigneur léguait par testament cent livres aux hôpitaux de Neuchâtel et autant à celui du Landeron que sa mère avait déjà favorisé d'un legs analogue. Dans le même testament, daté du dernier jour d'octobre 1582, on trouve encore la curieuse donation que voici : « Je donne au concierge du château de Neufchastel pour « les bons et loyaux services qu'y celui m'a fait pendant le temps que « j'ay esté en l'office et estat de gouverneur au dict comté de Neuf- « chastel, la somme de cinquante livres et cinq de mes habillements. »

Notons encore la clause suivante :

« Item, je donne aux pauvres lépreux de ceste ville de Neufchas- « tel la somme de cinquante livres faibles pour une fois à partager à « ceux qui se trouveront estre vivants le jour de mon obyt[1]. »

Le XVII^e siècle, quoique moins riche en notabilités que le XVI^e, voyait naître à Berne Nicolas de Diesbach, d'abord page du Landgrave de Hesse-Cassel, puis voué au métier des armes qu'il alliait aux magistratures indigènes. C'est lui qui commandait l'armée bernoise à la sanglante journée de Villmergen (1712) où les cantons catholiques furent battus par les protestants qui prenaient ainsi leur revanche de leur défaite en 1656. Grièvement blessé, il avait dû être emporté tout sanglant du champ de bataille. Pour honorer sa valeur, le gouvernement bernois fit placer son portrait à l'Hôtel-de-Ville.

La branche fribourgeoise des Diesbach donnait naissance à plusieurs hommes marquants dans les armes et la politique.

Hubert de Diesbach, général et diplomate, né à Fribourg en 1669, avait été attaché d'abord au service de France et avait donné des preuves de sa valeur à la bataille de Nerwinde (1707). Il passait ensuite au service de l'Électeur de Saxe, Auguste II, assistait au siège de Stralsund, enlevé à Charles XII (1715), et y gagnait le titre de major-général. Négociateur habile, non moins que vaillant capitaine, il se trouvait au nombre des plénipotentiaires qui réussirent à proclamer l'Électeur de Saxe, Auguste III, roi de Pologne, en opposition à Stanislas Lecksinsky (1733). Il en fut récompensé par la place de capitaine des Cent-Suisses de l'Électeur-roi, la grand-croix de l'ordre nouvellement créé de Saint-Henri, et l'honneur de figurer le premier après le nouveau monarque dans la cérémonie du couronnement.

Nous n'avons pas nommé encore le plus remarquable des membres de la famille Diesbach et celui qui a porté le plus haut la gloire de ce nom : Jean-Frédéric de Diesbach. Né à Fribourg, le 7 mars 1677, il s'était voué, comme les précédents, au métier des armes et

[1] Archives de la famille Diesbach à Fribourg.

s'était signalé au service de France dans la guerre de la succession d'Espagne, où il avait eu l'épaule fracassée en défendant la place forte de Lille en Flandre (1708). Mais se voyant sacrifié à d'autres officiers moins anciens et moins méritants que lui, il réclame hardiment de la cour un régiment ou son congé, que le roi, mécontent de son audace, lui accorda sans hésitation (1710).

L'officier fribourgeois se tourne alors vers le fameux prince Eugène de Savoie, qu'un dédain du même genre avait rejeté du camp français dans le camp impérial. Eugène accueillit non seulement avec faveur Jean-Frédéric de Diesbach, mais lui procure une commission du gouvernement des Pays-Bas pour lever 1,600 hommes en Suisse, à la grande colère de l'ambassadeur français, le comte du Luc. Ce diplomate s'en plaignit hautement à la Diète helvétique et parvint à faire rayer Diesbach de la liste des membres du Grand Conseil de Fribourg, auquel ce dernier avait été agrégé par faveur spéciale (1711).

C'était même, si l'on en croit l'auteur de l'*Histoire des officiers suisses*[1], le premier exemple d'une distinction de ce genre accordée à un fribourgeois à l'étranger. Plus tard, ce siège lui sera rendu et même transformé en un fauteuil d'honneur, réparation de l'injustice commise sous une pression diplomatique.

En 1714, Jean-Frédéric de Diesbach passait du service de Hollande à celui d'Autriche où il rencontrait un sien cousin, Romain de Diesbach, général-major comme lui et combattant les Turcs dans la glorieuse campagne du prince Eugène en Hongrie. Mais, doué du coup-d'œil qui fait le grand capitaine, Jean-Frédéric prenait rang parmi les meilleurs lieutenants du généralissime et commandait, de concert avec le prince Alexandre de Hesse, l'aile droite du corps de réserve à la mémorable bataille de Peterwardein, où trente mille Ottomans trouvèrent la mort (1716). A la tête de douze bataillons, Jean-Frédéric entamait l'armée turc et lui prenait dix canons. Des exploits du même genre signalèrent l'année suivante sa présence au siège de Temeswar. La prise de Belgrade, ce boulevard de l'empire turc, voit les deux Diesbach rivaliser de courage et d'audace.

Après la Hongrie, la Sicile est le théâtre des faits d'armes de Jean-Frédéric. Melazzo, Messine et Francavilla sont témoins de nouveaux exploits, aussi les récompenses ne manquèrent pas au vaillant général. Il est créé successivement, par l'empereur Charles VI, prince de Sainte-Agathe en Sicile, avec reversibilité à ses héritiers, gouverneur de Syracuse, chambellan et membre du Conseil Aulique ; quelque temps auparavant il avait été élevé au grade de feld-maréchal-lieute-

[1] François Girard, frère du célèbre cordelier.

nant. La guerre ayant été transportée dans l'Italie centrale, Jean-Frédéric était appelé au commandement de l'aile droite de l'armée autrichienne. A la bataille de Parme (29 juin 1734), les Autrichiens étaient battus par les Français, mais le général suisse avait fait tout ce qui dépendait d'un chef habile et expérimenté, et on prétend même qu'à la mort du prince Eugène, si fatale aux armes autrichiennes, l'empereur songea à lui pour le poste de général en chef, que Diesbach aurait refusé pour éviter les jalousies atroces des généraux autrichiens dont devait tomber victime, deux années plus tard, le feld-maréchal lieutenant Doxat d'Yverdon, décapité à Bude. D'ailleurs, les nombreuses blessures et les fatigues inséparables d'une carrière tellement remplie obligeaient le prince de Diesbach à se retirer à Fribourg, où il passa les dix-sept dernières années de sa vie, objet d'admiration et de respect pour ses concitoyens. C'est là que vint le trouver sa promotion au grade de général d'artillerie, le second des armées autrichiennes, que lui octroya Marie-Thérèse en 1744. Jean-Frédéric mourut à Fribourg le 24 août 1751. On voit encore le mausolée du vaillant guerrier dans l'église du village de Thorny le Grand, à trois lieues de Fribourg.

Pendant ses années de retraite, Jean-Frédéric de Diesbach, qui, à l'instar du prince Eugène, son protecteur, joignait des goûts studieux aux talents militaires, s'était composé une bibliothèque choisie de livres d'histoire et de littérature reliés avec luxe, qui passa avec sa grande fortune à un cousin, François-Pierre Diesbach, de Torny, dont il sera parlé plus loin dans ces pages.

(*A suivre.*) ALEXANDRE DAGUET.

---

# Die heraldischen Denkmæler Basels.

Es gibt kaum eine Stadt vom Umfange Basels in Deutschland oder der Schweiz, die sich mit dieser alten Rheinstadt an Reichthum heraldischer Denkmæler des Mittelalters messen kœnnte.

Viele Umstænde haben mitgewirkt Basel zu dieser ausnahmsweisen Menge von Wappen zu verhelfen; einmal war es die Residenz der Bischœfe bis zur Reformation, womit sich die Ansiedlung des Adels aus der Umgegend verband, der in der Stadt seine Hœfe, seine Genossenschaften und endlich seine Erbbegræbnisse besass; dann versammelte das Conzil wæhrend langer Jahre (1431-1448) eine grosse Anzahl fremder Prælaten und Fürsten in Basels Mauern; in letzter Linie kommt noch eine vermœgende wappenliebende Bürgerschaft in der Stadt Holbeins hinzu.